

Le repas

de Valère Novarina

Mise en scène Claude Buchvald

Grammont

Du 9 au 13 décembre 1997

mardi, vendredi, samedi à 20h45

mercredi et jeudi à 19h00

Durée : 1h50 sans entracte

Vendredi 12 décembre à 18h30

Café des Arts au Corum (en collaboration avec la librairie Sauramps)

« Ecrire pour le théâtre » avec Valère Novarina et Jean-Claude Fall

Présentation Geneviève Vincent

Location-réservations

04 67 60 05 45

Opéra-Comédie

Tarifs

Général : 100 F - Réduit : 80 F - Moins de 26 ans : 70 F

Collégiens, lycéens : 60 F

Le repas

De Valère Novarina

Mise en scène Claude Buchvald

Scénographie/Lumières :

Yves Collet

Musique :

Christian Paccoud

Costumes :

Charlotte Villermet

Collaboration artistique :

Claude Merlin

Collaboration à la chorégraphie :

Danielle Paume

Assistanat à la mise en scène :

Céline Schaeffer

Collaboration décor :

Michel Bruguière

Peinture :

Christian Lureau

avec

Didier Dugast :

L'homme Mordant ça,
L'un des VII Dormants

Laurence Mayor :

La Mangeuse Ouranique,
L'un des VII Dormants

Elizabeth Mazev :

La Bouche Helas,
L'un des VII Dormants

Claude Merlin :

La Personne Creuse,
L'un des VII Dormants

Christian Paccoud

(accordéon) :

Quelqu'un

Dominique Parent :

L'Avaleur Jamais Plus,
L'un des VII Dormants

Nicolas Struve :

Le Mangeur d'Ombre,
L'un des VII Dormants

Valérie Vinci :

L'Enfant d'Outre Bec

Daniel Znyk :

Jean Qui Dévore Corps,
L'un des VII Dormants

Et la voix de :

Valère Novarina

Le repas est édité
aux Editions P.O.L.

**Spectacle créé
au Centre Georges Pompidou,
dans le cadre du Festival
d'Automne à Paris
en novembre 1996**

Production :

Compagnie Claude Buchvald,
Co-réalisation Centre Georges Pompidou,
Festival d'Automne à Paris,
Théâtre d'Evreux-Scène Nationale,
Théâtre des Deux Rives/Rouen.
Avec l'aide du Ministère de la Culture, de Thecif
Conseil Régional d'Ile de France,
et de l'Université Paris VIII.
Avec le soutien de Théâtre à toi pour toujours,
du Théâtre de la Cité Internationale,
du Théâtre du Soleil,
du Volcan-Maison de la Culture du Havre.

Portrait chinois du « repas »

Claude Merlin

Si c'était un instrument de musique, ce serait l'accordéon. parce que c'est un drôle d'instrument. Il se contracte et se dilate tour à tour. Ainsi fait Le repas. Diastole, systole. Comme un coeur. Il pompe la pâte sonore, la fait gicler en arpèges rutilantes, fusantes, avant de la réduire presque à un fil de silence. Comique, et même clownesque, tragique jusqu'au grotesque, pathétique dans la romance, la ballade, la sérénade, la java, la rumba, dans « la valse de l'*Eloquence* », comme dans « le tango *Perdition* ». Et comme « Le repas ».

D'ailleurs, il y a un accordéon dans « Le repas ».

Si c'était des corps, ce serait de drôles de corps. Désossés, empaillés, immobiles, surarticulés, bruyants, muets, surgissants. Ce pourrait être un défilé, ou une fresque. Des figures animées, mais très charnelles. Vous et moi, surpris à de certains moments très particuliers. Quand nous pérorons, étalons notre vie, ou nous intimidons, nous cachons sous la table.

Si c'était un phénomène naturel, ce serait la crue d'un flueve, au moment de la fonte des neiges. Une joyeuse débâcle. Mais c'est aussi un joyeux débat.

Si c'était un animal, ce serait l'animal humain.

Si c'était un végétal, ce serait comme quand on se fait opérer des végétations.

Si c'était un minéral, ce serait de l'eau minérale gazeuse.

Si c'était des clowns, ce serait bien sûr Chaplin, Buster Keaton, les Marx, mais aussi énormément ceux qu'on croise dans la rue, qui marchent bizarrement, ont boutonné jeudi avec vendredi, ont l'air un peu de guingois, les yeux pas bien en face, qui nous ressemblent, et d'autres très ajustés dans leur costume, des professionnels, des « officiers du trou quatre ».

Si c'était un repas, ce serait tous les repas, de noces, de funérailles, d'affaires, de simple réjouissance. on s'y passe et repasse constamment les plats. mais on n'y trouve rien de ce qui se mange d'ordinaire. La garniture est essentiellement verbale.

Si c'était un spectacle, ce serait « Le repas ».

Ou alors, ce ne serait pas du tout ça.
Après tout c'est un portrait chinois.

On ne protestera jamais assez contre ce nom qui nous est donné :
ce qu'on appelle un homme mais qu'on devrait appeler autrement.
On ne naît qu'une fois, je ne suis pas né qu'une fois :
il faut toujours renaître à nouveau, être sans nom et protester
contre toutes les manières dont nous sommes représentés,
protester contre la figure humaine, contre toute science de l'homme,
contre tout ce qui prétend être une science de l'homme,
détruire toutes les idoles, briser sans cesse les images
qu'on veut faire de nous, protester contre toutes les images de l'homme,
contre toutes les cartes, les schémas de notre dehors et dedans,
refuser toujours de porter notre nom.
Parce que nous sommes au-delà de nos noms, au-delà de nos images,
non pas parlant mais renversant nos langues, traversant nos mots,
en travers, en traversée, dans une forêt de langue,
dans une foule de paroles, dans une ville d'inscriptions,
ceux qui passent, ceux qui traversent ; »

Valère Novarina

Ecrivain et dessinateur français, Valère Novarina n'aura été un dramaturge au sens propre qu'à ses débuts (« L'atelier volant », 1971). Très vite il n'écrit plus « pour le théâtre mais vers le théâtre - avec l'acteur comme objet de désir » précise-t-il dans le journal « Le drame de la langue française » (1973/1974).

La représentation scénique est le dernier avatar du texte. Le drame est avant tout intérieur : théâtre dans la tête, théâtre en liberté.

Nous sommes conviés au grand théâtre de la langue : un théâtre d'opérations où le corps de la langue maternelle est furieusement éventré, jusqu'à exhiber ses origines et ses dessous. Et au terme de cette jubilation philologique toute rabelaisienne, qui a pour effet de modifier la morphologie, de changer les racines, d'introduire des barbarismes, des néologismes, des lapsus, de faire apparaître par bribes des boutures de patois, d'argot, surgit une langue neuve, désenchaînée, où le sens lui-même se dilue parfois dans le mouvement torrentiel de l'écriture.

Contre « Le babil des classes dangereuses » (1978), Bouche et Oreille, qui représentent la Loi sont impuissantes. Dans le gouffre où germinent les langues oubliées, les morts qui grouillent ont hâte de se reproduire (« La lutte des morts », 1979). Dans « Le Drame de la vie » (1984), le jaillissement phonique pur débouche sur une ivresse généalogique où s'énumèrent en incessantes litanies les noms de personnages inconnus dans les annuaires. Dans « Le discours aux animaux » (1987), la parole (plus linéaire : ce pourrait être un roman) résonne dans un lieu d'où l'homme s'est absenté, elle témoigne du malaise et de l'étonnement profonds - de l'effroi - du poète face aux mots.

Pour être situé à la limite du théâtre, l'écriture de Novarina, par son souffle rythmique, sa danse dramatique, son « oralité » a inspiré certains acteurs (André Marcon, par exemple), qui ont réussi à lui donner tout son poids de chair.

L'auteur, qui parfois met en scène ses propres oeuvres, déconseille aux interprètes l'art oratoire de la récitation traditionnelle, et les supplie de réécrire le texte avec leurs souffles et leurs corps (Lettre aux acteurs, 1979 ; Pour Louis de Funès, 1986).

Aux éditions P.O.L., Valère Novarina a publié « Le drame de la vie », 1986, « Le discours aux animaux », 1987, « Vous qui habitez le temps, Théâtre » 1989, « Le théâtre des paroles », 1989, « Pendant la matière », 1991, « Je suis », 1991, « L'animal du temps », 1993, « L'inquiétude », 1993, « La Chair de l'homme », 1995.

Il a exposé ses peintures à Medamothi, au Musée de Brou, au Musée de Poitiers et à la Galerie de France (2587 dessins, 1987 - « La lumière nuit », 1990 - « Les figures pauvres », 1994).

Il a mis en scène « Le drame de la vie » (Festival d'Avignon et Festival d'Automne 1986), « Vous qui habitez le temps » (Festival d'Avignon et Festival d'Automne 1989), « Je suis » (Festival d'Automne 1991), « La chair de l'homme » (Festival d'Avignon 1995).

Les oeuvres de Valère Novarina sont éditées chez P.O.L., Paris ; Actes Sud et BEBA le consortium.

Claude Buchvald

Enseignante au département Théâtre de Paris VIII depuis 1976, comédienne, metteur en scène, Claude Buchvald, au sein de son groupe de recherche, axe son travail sur le poème dramatique, non pas comme genre, mais en tant que modèle de théâtre, respiration de la représentation. Dans ce cadre, elle a exploré et mis en scène des oeuvres classiques et contemporaines : d'Eschyle à Pessoa, en passant par Rabelais, Molière, Buchner, Koltès... et Novarina.

Ses interrogations sur l'espace, la forme, « l' envers comique » de l'acteur lui font tourner ses regards de plus en plus vers la peinture et la chorégraphie, et certaines formes populaires et enfantines (comptines, music-hall,...)

Elle accompagne, en tant que comédienne, des créations de longue haleine : avec la Cie Puig-Lonsdale, le Théâtre du campagnol (« David Copperfield » et « Le bal »), et surtout auprès de Claude Merlin. C'est avec Alain Astruc qu'elle découvre les voix de la création théâtrale. Il l'accompagne encore et ne cesse de l'éclairer. Ses rencontres avec Alain Cuny, Ariane Mnouchkine, Catherine Dasté et Philippe Adrien ont été chacune en leur temps déterminantes.

Claude Buchvald s'attache particulièrement, depuis quatre ans, à l'oeuvre de Valère Novarina, d'où les mises en scènes de « Vous qui habitez le temps » (1995), et « Le repas » (1996), et « L'avant-dernier des hommes » (création au Théâtre d'Evreux en 1997).

Sa curiosité la porte à découvrir, dans la manifestation théâtrale, la place de la parole, son pouvoir épiphanique, sa vocation, l'écriture naissant pleinement, par un acte qui ne va pas sans violence, à l'oralité, et retrouvant sa nécessité actuelle face au monde des images.

Christian Paccoud Musique

Auteur, compositeur et interprète, il a promené ses chansons et son accordéon de Bourges à l'Olympia, en passant par le Dejazet ou le Festival de Marne ; De La java bleue (Association d'artistes pour l'amélioration des conditions des personnes âgées) à des spectacles avec son ami Djamel Allam.

« Intello ?... Engagé ?... Christian Paccoud n'est pas du genre des artistes à « cataloguer ». Sensibilité à fleur d'accordéon, écorché dans ses sentiments d'amour et de fraternité, l'artiste « dénonce » une certaine fatalité, une apathie de la gent humaine qui se laisse facilement « accrocher » à tous les clichés de la vie sociale ». Le Progrès

LE REPAS
CENTRE GEORGES-POMPIDOU

Claude Buchvald habite Valère Novarina

QUAND elle a entendu *Le Discours aux animaux*, aux Bouffes-du-Nord, en 1986, Claude Buchvald s'est dit que « c'était ça qu'il fallait faire ». Elle ne connaissait ni le comédien – André Marcon – ni l'auteur – Valère Novarina. Mais elle a ressenti ce bouleversement qu'elle attend du théâtre, dont, dit-elle, « on doit sortir comme quand on arrive d'un long voyage en bateau ». Claude Buchvald sait sentir le large. Elle a grandi à Marseille, où elle a tout appris de

son grand-père, avant de venir à Paris, où elle a eu vingt ans à Vincennes. « J'hésitais alors entre la contestation et la littérature. J'ai fait les deux. Et je suis née au théâtre. »

Depuis, Claude Buchvald n'a jamais quitté la faculté. C'est son port d'attache, son terrain de jeu(x). Enseignante de Paris-VIII, elle anime des ateliers de recherche et de création depuis 1976, tout en jouant, dans le sillage de ceux qu'elle aime – Ariane Mnouchkine pour le film *Molière*, Jean-Claude Penchenat pour *Le Bal*, et surtout Claude Merlin,



SOPHIE SAMAMA

Claude Buchvald

LE REPAS
de Valère Novarina
Mise en scène : Claude Buchvald (en collaboration avec Céline Schaeffer)
Scénographie et lumières : Yves Coïat
Costumes : Charlotte Villarmet
Musique : Christian Paccoud
Chorégraphie : Danièle Palume
Collaboration artistique : Claude Merlin
Avec Didier Dugast, Elisabeth Mazen, Laurence Mayot, Claude Merlin, Dominique Parent, Nicolas Struve, Valère Vinci, Daniel Znyk et Christian Paccoud (accoréon)
Du lundi 18 novembre au lundi 2 décembre du lundi au samedi 20 h 30, dimanche 16 heures, relâche mardi
Centre Georges-Pompidou
75 F et 90 F Tél. 01-44-78-13-15

pour *Chant du cygne* de Tchekhov, *L'Enchanteur pourrissant* d'Apollinaire, ou *Le Marin* de Pessoa. Parce qu'elle a toujours eu envie de faire partager les textes, parce que, aussi, elle s'est beaucoup interrogée sur la façon d'enseigner le théâtre, Claude Buchvald a suivi un chemin singulier, qui l'a peu à peu amenée à la mise en scène, dans le cadre de l'université. Ainsi, elle a présenté Sophocle, Büchner, Molière, avec le désir de proposer un théâtre « d'apparition et d'écoute ». « Je me sens proche de la famille des Copeau, dit-elle. J'aime l'humilité des tréteaux, jointe à une forme de violence. On doit sentir battre le sang. »

En janvier 1995, dans une petite salle de la Goutte-d'Or nommée Le Lavoir moderne parisien, Claude Buchvald lance son premier pavé hors de la faculté, en mettant en scène *Vous qui habitez le temps*, de Valère Novarina. Pour l'occasion, elle a co-fondé (avec la scénographe Gilone Brun) une compagnie qui rassemble des comédiens professionnels et des amateurs. Ils ont travaillé sans argent, mais avec « le luxe inouï » du temps. Résultat : une salle comble, des prolongations, une reprise au Théâtre de la Tempête. Après, Valère Novarina confie à Claude Buchvald sa nouvelle pièce, *Le Repas* – un texte dans la lignée de *La Chair de l'homme*, avec des personnages qui déglutissent les mots du monde. « Il y a chez Novarina une grande force, et beaucoup de savoir. Comme tous les poètes – Rimbaud, les Grecs, Handke... », c'est un marcheur. Ce qui est beau avec lui, c'est que, traversant le plateau, il traverse la pensée. »

B. S.

LA TERRASSE

Claude Buchvald

Claude Buchvald nous convie à sa table. Elle met en scène le Repas de Valère Novarina, création mondiale du Festival d'Automne.

Que mangeons-nous ? Des mots ? Des aliments ? De la pensée ? Peut-être de l'amour, peut-être le monde... Autour d'une table qui structure l'espace et au cours d'un banquet qui pourrait être de communion, la langue (rabelaisienne) de Novarina va virevolter et surgir de la bouche des comédiens pour nous affamer à notre tour.

A propos du Repas, nous avons rencontré le metteur en scène Claude Buchvald qui cumule les fonctions d'enseignante au département Théâtre de l'université de Paris VIII, de comédienne et "d'exploratrice de la langue"...

Depuis 3 ans vous vous consacrez essentiellement à l'œuvre de Novarina. Vous avez monté la saison dernière au Lavoisier moderne *Vous qui habitez le temps*. Parlez-nous de votre rencontre avec Valère Novarina.

Claude Buchvald : C'est André Marcon qui m'a fait découvrir Novarina aux Bouffes du Nord puis à la Bastille. Je me suis presque levée de mon siège tant j'étais bouleversée. Son écriture d'une force incroyable m'est apparue d'une totale nécessité, d'une évidence absolue ; je l'entendais au dedans et au dehors. Je réentendais soudain tous les sons de mon enfance. Je redécouvrais avec ce passionné des mots, cet amoureux de tous les dialectes, cette richesse sonore qui m'a bercée moi qui, à Marseille, entendais parler provençal.

J'ai été la première à reprendre *Vous qui habitez le temps* après Valère Novarina. Hors quelques montages de morceaux choisis, rares sont les metteurs en scène qui se risquent aujourd'hui à s'attaquer à ces textes.

En l'occurrence le Repas est un extrait de la Chair de l'Homme ?

En fait c'est le premier chapitre. Mais il a été spécialement réadapté pour la scène par Valère lui-même à la manière d'une partition extrêmement précise. La publication du livre aux Editions POL coïncidera avec la création de la pièce au Centre Georges Pompidou. Contrairement à ce que l'on connaît de son œuvre, y compris à la *Chair de l'Homme*, le *Repas* ne renferme pas de longs monologues mais des répliques très courtes qui fusent à tout instant et imposent déjà un rythme très enlevé. C'est drôle, intense et bouleversant et toujours imprévisible.

Ce repas composé de nourritures terrestres est aussi un banquet de mots ? Oui, c'est surtout un repas de langues qui s'organise autour d'une table sous laquelle une petite fille observe depuis sa place d'enfant et intervient en fonction de ce qu'elle entend. Les convives se dévorent la langue les uns les autres à force de boulimie de mots d'argot, de barbarismes. Tout ceci est censé nous faire saliver, nous affamer et produire une jubilation. D'un point

Propos recueillis par Monique Charon



de vue réaliste, ce pourrait être un repas de fête, de communion.

Est-ce ce même souci pour la langue qui vous rapproche de Novarina ?

Nous avons en commun le goût des langues anciennes, de certains auteurs classiques. Je me suis également laissée imprégner par la musique, la peinture, tous ces univers auxquels appartient le Novarina dessinateur et peintre. En défendant la langue contre tous les appauvrissements, c'est notre humanité que nous sauvons. Écrire vers le théâtre comme fait Novarina, c'est déployer le mystère de parler dans l'espace de la

scène, alors le mystère surgit dans la lumière, on peut le voir et l'entendre comme s'il était lui-même peinture et musique. On pense à Giotto...

Comment travaillez-vous cette langue "réinventée" avec les comédiens ?

J'ai préparé le *Repas* à partir de lectures et travaux annexes en me replongeant dans Rabelais, Dante, St Augustin, Rousseau - "Les Rêveries d'un promeneur solitaire" - des auteurs dont m'avait parlé Novarina et surtout le *Banquet* de Platon, monté à l'Université avec les étudiants. Les gens de théâtre savent très vite de quoi procède cette langue respirée, tracée dans l'espace qui a besoin des corps pour s'exprimer, pour résonner. C'est une langue qui remplit, qui circule de l'un à l'autre, qui a le pouvoir de provoquer des émotions très fortes chez les acteurs, des ébranlements. Chaque acteur se l'approprie et la restitue à sa manière. Ce qui m'intéresse c'est d'aller avec eux dans la difficulté, jusqu'à l'épuisement. Il ne faut pas leur faire croire que l'on sait toujours où l'on va mais juste leur donner confiance.

Cette langue fort riche est-elle accessible pour tous ?

Elle devient limpide dès lors qu'elle est exprimée par le corps. Mais si on attend une explication de texte on est vite rebuté. Nous voici en présence d'une langue poétique où le verbe est action. Si on est familier de Rimbaud ou de Mallarmé on perçoit d'emblée la musicalité, le rythme de cette écriture violente et insolente qui traverse toutes les zones d'ombre. Lors des répétitions de *Vous qui habitez le temps*, les étudiants qui travaillaient avec moi s'en sont emparés sans trop de résistance peut-être parce qu'ils sont encore dans l'exploration, l'innocence et la recherche. Cette écriture désenchaînée me semble indispensable car elle nous confronte au "drame de la vie", de l'homme dans sa traversée essoufflée du monde.

A quoi peut-on relier cette force comique qu'on lui attribue parfois ?

Probablement à cette force vitale que l'on retrouve chez Molière ou Shakespeare et qui nourrit la comédie. Devant cette matière à profusion qui oblige le comédien à effectuer un exploit physique, presque olympique, on ne peut s'empêcher de songer aux Max Brothers ou à Buster Keaton. Il arrive que le vertige de la langue suscite des danses, des moments de drôlerie, de burlesque, de tendresse aussi.

Avez-vous le sentiment de pouvoir contrôler cette force vitale dans votre mise en scène ?

C'est déjà une écriture dans l'espace qui procède du rythme et de la musique. Le rôle du metteur en scène ne consiste pas à projeter des idées, des sens, des images, des décors personnels mais à se laisser guider. C'est la langue qui conduit et qui donne le sens. Le metteur en scène n'est là que pour que cela apparaisse. Il doit rester en retrait de la langue. Mon travail a surtout consisté à maintenir le rythme à veiller à ce que les comédiens ne morcellent pas le texte pour lui donner du sens superflu.

Avec Novarina les repères habituels sont totalement bouleversés. Faut-il chercher malgré tout un fil conducteur ?

Le fil conducteur existe, il est organique. Comme dans la musique c'est la respiration. Finalement, l'écriture de Novarina est très classique, lumineuse et de nature à révéler en chacun de nous le "petit homme qui sommeille". La différence c'est qu'on ne travaille pas sur les personnages, (souvent "anonymes"), des situations dramaturgiquement cadrées. Pourtant l'espace s'inscrit ici de façon très précise.

On retrouve votre nom à l'affiche du Festival d'Automne aux côtés de celui de Peter Brook, de Bob Wilson dont on connaît le penchant pour l'aspect recherche. Vous dites vous-même que vous avez le goût des textes impraticables.

Je répondrai que j'ai un goût fort simple, absolu. J'aime le théâtre non didactique. Ce qui m'intéresse ce n'est pas de réaliser une mise en scène de plus. Ce qui me motive véritablement c'est de faire se rencontrer notre temps, notre espace avec cette nécessité d'entendre cette langue. Au théâtre ce sont les morts qui parlent dans un lieu autre, étranger, très éloigné et donc très proche, qui survit de façon très paradoxale, un peu comme l'Arche de Noé.

Quelle impression cela fait-il de mettre en scène un auteur vivant ?

C'est terrible et exaltant à la fois car maintenant on se connaît bien. J'étais très présente lorsqu'il a rédigé cette version sans participer moi-même à l'écriture. De ce fait j'ai l'impression de naviguer en pays connu et en même temps il m'échappe. Je me souviens avoir été tétanisée en voyant les dernières répétitions de *Vous qui habitez le temps*. On voit apparaître un spectacle ou on reconnaît sa proche chair

Le Monde

23 novembre 1996

L'invitation de Valère Novarina à manger le monde

LE REPAS, de Valère Novarina. Mise en scène : Claude Buchvald. Avec Didier Dugast, Laurence Mayor, Elizabeth Mazev, Claude Merlin, Christian Paccoud, Dominique Parent, Nicolas Struve, Valérie Vinci et Daniel Znyck. CENTRE GEORGES-POMPIDOU, plateau Beaubourg, Paris-4^e. M^o Châtelet. Tél. : 01-44-78-13-15. Du lundi au samedi à 20 h 30. Dimanche à 16 heures. Relâche mardi. 75 F et 90 F. Jusqu'au 2 décembre. Dans le cadre du Festival d'automne.

Dans la lumière qui faiblit sur la salle, une voix off annonce les personnages qui vont entrer en scène. Écoutons le chant de leurs noms : « *La Mangeuse Ouranique, Le Mangeur d'Ombre, La Mangeuse Onomate, Le Mangeur Longis, L'Homme Rongeant son Reste, Jean Mangeoise, Le Mangeur Carnatif, Jean Mange Tout, L'Un des Mangeurs de Pierres et Cailloux, Le Dévorateur Blanc, Le Mangeur Jaculier, Jean à Dent, Le Soupirier Potasse* »...

Ils sont ainsi une bonne centaine, dont Valère Novarina dévide la litanie inédite. C'est lui qui les a fait naître, pour les convier à sa nouvelle pièce, *Le Repas*. Une pièce courte au regard de la précédente, l'immense poème dramatique de *La Chair de l'homme* : 526 pages et 3 171 personnages, pour « voir se manger le monde ». *Le Repas* quitte ces cimes inacces-

sibles au théâtre pour réunir autour d'une table huit convives, hôtes contemporains du *Banquet* de Platon. Ils ont un projet : mastiquer, mordre, avaler, déglutir, dévorer, ingurgiter, croquer, digérer – bref, « *manger le monde pour voir s'il est là* ».

Vaste programme, auquel s'attellent les comédiens, sous la direction de Claude Buchvald. La salle de spectacle de Beaubourg leur prête sa nudité. Armés de serviettes, posés de guingois sur des tabourets, ils font résolument face aux spectateurs. Une longue table occupe le plateau. C'est le seul élément du décor, avec le plancher qui, dans le cadre du *Repas*, joue le rappel au « plancher des vaches ». Vaches humaines, pas folles pour deux sous, qui regardent passer la vie, avec ses creux et ses bosses.

Même si parfois elle pêche par trop d'application, Claude Buchvald puise le plaisir dans la pensée de Valère Novarina, malaxée par les huit hôtes. Ils mangent avec appétence tout ce que leur offre le monde : des Peugeot, des proverbes, de la viande, des pâtisseries, du temps, des questions, des peurs, des amours, eux-mêmes, et surtout des mots, ces mots dont La Personne Creuse fait le tour en deux phrases : « *Mon père Umberto m'disait chaque jour avant de se taire : "Ce dont on ne peut parler, c'est cela qu'il faut dire"* ». »

Brigitte Salino

THEATRE. Claude Buchvald a trouvé un rythme alléchant pour mettre en Cène «le Repas» de Valère Novarina. Des monologues où le texte se fait chair.

Les mots de Novarina bien en bouche

Le Repas

de Valère Novarina, ms de Claude Buchvald. Centre Georges Pompidou. Jusqu'au 2 décembre. Dimanche à 16H, relâche mardi. Renseignements au 01 44 78 13 15.

Sur une scène vide, une Cène vide. Les apôtres (huit) sont sous la table avant que le festin ne commence. Ce ne sont pas des saints, ils ont pour noms l'Avalleur jamais plus, l'Enfant d'outre bec ou encore Jean qui dévore corps. Personne ne dit «Mangez car ceci est ma chair», mais «lorsque nous mangeons, nous échangeons des choses mortes contre du vivant. Manger, c'est échanger sa vie». Le menu du Repas (1) de Valère Novarina est consistant, on y engloutit beaucoup de Peugeot, un peu moins de Citroën, des machines à laver et, par ordre plutôt alphabétique, «des banches, des beluches, du babet,

des batabans, de la cocumelle, des coquilles, de la coufle, des cachons; des davègues, de l'eau boulie, de la bleuge, des bouchasses, des boucherles, et du bouillou (...) du gibier, de la jaille, des bugnes et des carabichons - que nous mélangeons avec des ollagnes, du panisse, des pelousses, des pimpignoles, de la pissote, des quillorches, de la recuite, des rognoles, du vachat, du sarrasson.» Une fois avalées toutes ces bonnes choses, «il nous reste que toujours à la bouche, cette faim putréfiante». C'est une juxtaposition de monologues qui constitue le Repas. Les convives y échangent des inepties pas si ineptes, ponctuées de proverbes et aphorismes: «sauf le mètre étalon, personne ne se mesure à l'aune de lui-même», «qui me verra mort saura qu'il n'est pas moi»,

sans omettre d'utiles précisions: «je ne suis pas François Briquet, je suis François Luquet». Huit comédiens et un accordéoniste font chœur aux incantations de Novarina, en rangs d'oignons rangés et dérangés.

La metteur en scène Claude Buchvald, qui avait monté un tonique *Vous qui habitez le temps* de Novarina (*Libération* du 3/10/95), a su donner un tempo syncopé à ce qui pourrait n'être que pure énumération. La chorégraphie de Danièle Paume rythme une loghorrée où les mots se font chair, la chair, mots, où la trivialité des nourritures terrestres s'envole, au détour d'une chanson, dans une métaphysique où morts et vivants se confondent et s'entre-dévorent.

Cette pièce désaxée où le Moi part en-morceau, s'ouvre et se

ferme sur une voix vraiment off. Celle, enregistrée, de Novarina, atone, vociférante, et complètement ailleurs. Un ailleurs pas si lointain, notamment pour quelques patients et infirmiers de l'hôpital de jour d'Evreux. Le mois dernier, ils ont présenté au théâtre de leur ville la première étape d'un travail mené depuis trois ans par Valérie Auber et Robert Llorca, à partir du *Drame de la vie*, du même Novarina. Pendant deux ans, rien n'est sorti. Mots bloqués dans la gorge de ceux à qui on a fait comprendre qu'il valait mieux se taire. Puis dans une scénographie belle et dépouillée, ceux ayant «mal au trou qui pense» ont su adhérer à des mots qui ont pris alors toute leur démesure ●

ALAIN DREYFUS

(1) Le Repas, POL, 140 pp., 98 F.